

EMMANUEL & JÉRÔME  
PIERRAT

QUI A TUÉ  
MATHUSALEM



*thriller*

DENOËL

Extrait de la publication



Qui a tué Mathusalem ?



Emmanuel & Jérôme Pierrat

Qui a tué  
Mathusalem ?

DENOËL



*À Ali Hotait,  
Africain d'adoption.*





*Afrique du Sud, bush*

Les animaux semblaient avoir déserté la brousse. Le guide avait pourtant prévenu le couple que seules l'aube et la tombée du jour offraient aux bêtes suffisamment de fraîcheur pour sortir de leur tanière ou de leur torpeur. Henry et Helen commençaient à s'en convaincre, au point de regretter leur grasse matinée. Il était presque midi et, en deux heures de piste, ils n'avaient aperçu qu'une demi-douzaine de pintades assommées par la chaleur. Leur premier safari tournait au fiasco.

Soudain le Land Rover pila si brusquement qu'Henry dut retenir Helen pour lui éviter de basculer de la banquette arrière et de tomber un mètre plus bas sur le chauffeur.

Hans s'excusa mais enclencha aussi promptement la marche arrière du 4x4. Il recula de quelques mètres jusqu'à une trouée entre deux arbustes et y plongea le regard, d'un air inquiet. Mr et Mrs Burns l'imitèrent, persuadés

qu'enfin, ils allaient pouvoir photographier un fauve ou, à défaut, un zèbre. Sur leur droite, à deux cents mètres, une dizaine de vautours tournaient dans le ciel. Tout en guettant l'approbation de leur guide et chauffeur, Henry précisa à sa femme que ces charognards, hélas, survolaient un cadavre.

Hans approuva silencieusement de la tête, les yeux toujours fixés sur la parade.

Le rhinocéros gisait sur le flanc. Bien que les hyènes l'aient déjà entrepris, Hans reconnut Mathusalem, décoré de deux impacts de balles dans la tête; du 7,62 à en juger par la taille des orifices – du classique pour abattre un animal de deux tonnes. Et, ce qui ne surprit pas Hans, la corne avait été sciée à la base. Les Burns, eux, sous l'emprise de «la beauté sauvage de l'Afrique mystérieuse» après une matinée esseulée, avaient l'air d'avoir perdu un membre de leur famille. Hans les secoua gentiment. Il était temps de rentrer, le lodge était à plus d'une heure de latérite.

*Afrique du Sud, bush*

Les jurons étaient déjà corsés, mais dans la bouche de Sarah ils n'en prenaient que plus de sel. Pourtant la bête lui avait causé plus d'ennuis de son vivant que les mille deux cents autres animaux de la réserve réunis. La jeune femme blonde saisit un téléphone fixe, l'unique vestige qui les différençait encore du monde moderne, posé sur le comptoir en bois de l'accueil et composa le numéro du capitaine Stew, chef de la brigade de répression du trafic d'animaux. Mathusalem n'était pas le premier. Dans la région, deux de ses semblables avaient déjà rejoint le paradis des rhinocéros à coups de 7,62. Un jeune mâle, six mois auparavant, et à soixante kilomètres de là, une femelle quinze jours plus tard. Avec leur corne coupée, les rhinos ressemblaient à de vulgaires hippopotames. Le capitaine annonça solennellement à Sarah qu'il lui enverrait sous peu le lieutenant Adam Ovambo, l'un de ses meilleurs éléments, un ancien de la criminelle du Cap, chargé depuis peu de ce coin

perdu et brousseux d'Afrique du Sud. Ovambo était sur une autre affaire pour la journée. En attendant que le policier d'exception ne prenne les choses en main, lui-même s'annonçait pour la fin de l'après-midi.

À dix-sept heures, le capitaine Stew gara sa voiture devant le lodge et, tout en se dirigeant vers l'entrée, malgré en voyant ses mocassins crème couverts de poussière. Stew était fier de sa réussite. Il était entré dans la police sous l'apartheid. La ségrégation était de rigueur jusque dans les forces de l'ordre. L'école de police de Hammanskraal, près de Pretoria, n'accueillait que des Noirs. L'intégration au sein de la police s'était faite avec difficulté, le régime avait commencé de vaciller et les Blancs s'accrochaient à leur bastion. Avec l'arrivée de Mandela au pouvoir, Stew avait pris du galon, et du poids, dans tous les sens du terme. Las de courir les townships, même en voiture neuve, il avait rejoint les premières brigades spécialisées dans la contrebande d'espèces sauvages. Ce qui l'amenait régulièrement à devoir coopérer avec des Afrikaners reconvertis en gentils organisateurs, qui continuaient de préférer les léopards aux Noirs. Sarah de Vijser était d'une autre génération, mais elle l'agaçait néanmoins en cherchant à gommer sans cesse les atrocités commises ou approuvées par ses géniteurs.

Lorsque Stew arriva dans le hall, Sarah s'arrêta de marcher en rond et de maugréer. D'un geste énergique, elle lui ordonna de faire demi-tour vers la porte qu'il venait d'ouvrir : ils avaient tout juste le temps d'aller sur les lieux avant que la nuit tombe. Le capitaine, tout en s'affalant dans un fauteuil, lâcha un « pas la peine » laconique sans

même la regarder. Bien calé, il leva enfin la tête vers elle et, face au mutisme interdit de la jeune femme, ajouta que la situation était claire. Que l'animal était mort abattu de deux balles de 7,62, un calibre de fusil d'assaut, comme le lui avait décrit Hans au téléphone, un homme expérimenté. Qu'il venait de se farcir cinq heures de route, et qu'il n'avait donc aucune envie d'y ajouter deux heures de tape-cul dans la réserve pour voir un cadavre à moitié bouffé. On ne venait pas non plus de descendre le président Kennedy!

Sarah lui répondit qu'il pouvait bien étaler son cynisme de citadin, il ne s'en agissait pas moins d'un meurtre. Le capitaine Stew sourit et, tout en désignant un léopard empaillé qui trônait au pied d'un escalier, demanda s'il était mort d'une crise cardiaque. La jeune femme parut gênée, et se perdit en explications à peine marmonnées : un souvenir de son père... Ce lodge, c'était sa ferme. Elle l'avait transformée à sa mort en un parc animalier, avait aménagé des chambres de luxe pour les touristes, et... Le capitaine la coupa : si elle le voulait bien, ils en rediscuteraient à l'occasion. Il voulait rentrer chez lui avant l'aube car malheureusement il n'avait pas, lui pauvre Noir qu'il était, les moyens de s'offrir une piscine et un spa à domicile. Sans laisser le temps à la jeune femme de répliquer, il enchaîna à propos des indices.

D'après l'absence de traces de pneus, les « assassins », comme il les appelait maintenant avec une pointe d'ironie, avaient dû se pointer en hélico pour « fumer » le rhinocéros. Sarah lui fit remarquer que, pour un protecteur

des animaux, il parlait comme un flic de série policière. C'était exactement ça, songea-t-il en se remémorant son apprentissage. Le genre qui planque avec plaisir dans un « sous-marin » sentant la pisse tant ses occupants ont loupé le trou de la bouteille. Qui connaît les coulisses de la ville, ses bas-fonds et tutoie les voyous mais correspond avec son ex-femme par lettre d'avocat. Le capitaine avait passé ses quinze premières années de flic à traquer les criminels du Cap : des psychopathes juvéniles, des braqueurs cocaïnés et surarmés, des mafieux de tous horizons... Et les fameux gangs ultra-violents qui régnaient désormais sur une grande partie des zones urbaines de la nation arc-en-ciel.

Alors élucider la mort d'un rhinocéros, même abattu comme un guérillero, ne lui procurait pas la même adrénaline, voire ne lui en procurait pas du tout.

Sarah comprit après quelques explications que, si elle souhaitait voir l'enquête avancer, elle serait avisée de ne pas insister. Elle offrit une bière à Stew avant qu'il ne reprenne la route. Il parut s'adoucir et lui promit qu'il allait, une fois au Cap, évoquer l'affaire avec le bureau du trafic d'animaux. Il côtoyait le boss de ce nouveau département, un certain Kalanga, à qui il demanderait de dépêcher cet ancien enquêteur de la criminelle avec qui Stew avait travaillé.

*Afrique du Sud, bush*

Après le départ du capitaine, qui, en bon athée, lui avait juré ses grands dieux que son fameux enquêteur hors pair allait sous peu débarquer du Cap, Sarah s'assit sur la véranda du lodge. Elle se fit servir une sérieuse rasade d'amarula, boisson infâme qu'elle réservait d'ordinaire à ses clients en mal d'exotisme. La liqueur était distillée à partir des fruits du marula, un arbre typique de l'Afrique australe. Les éléphants s'en révélaient particulièrement friands. La rumeur laissait accroire qu'ils titubaient après avoir abusé des baies qui, mises en bouteilles, pouvaient titrer dans les dix-sept degrés.

Du temps de son père, jamais une telle cochonnerie sirupeuse n'aurait eu sa place dans la maisonnée. Mais les temps avaient bel et – surtout – bien changé en Afrique du Sud.

La propriété familiale avait dû être radicalement transformée. Nichées au fin fond du bush, à la frontière du

Botswana, au nord du pays, les plantations ne devaient leur rentabilité qu'au salaire de misère que le géniteur de Sarah, en indécrottable Afrikaner, versait comme une aumône à ses dizaines d'employés noirs. La chute du régime ségrégationniste de Pretoria avait entraîné celle de la ferme. Les parents avaient jeté l'éponge et quitté le coin pour rejoindre un oncle mieux nanti. Fort de ses convictions raciales, celui-ci les avait accueillis dans sa maison proche de Durban, comme s'il avait pour mission de donner asile à des dignitaires nazis en fuite. Quant au frère de Sarah, il avait quitté le pays pour s'installer comme informaticien à Amsterdam. Elle seule était restée sur cette terre en apparence desséchée, au cœur de laquelle végétation et animaux avaient commencé de reprendre leurs droits en envahissant ou en avalant les dernières rangées d'épis.

Quelques semaines après la fuite de sa famille, Sarah avait commencé de reconvertir les innombrables hectares et de les remettre à profit. Le business des lodges destinés à abriter les touristes fortunés, les uns pressés de sentir le frisson que procure le rugissement du lion, les autres, candides adeptes de Karen Blixen (sous condition d'avoir de l'eau chaude et des repas variés), avait les faveurs des banques nationales. Les prêts affluaient, au prix d'hypothèques faramineuses tant les propriétés couraient sur des dizaines de kilomètres carrés.

Sarah avait débuté son projet en bâtissant des bungalows au luxe relatif mais à l'authenticité à peu près convaincante. Elle avait ensuite fait renforcer les interminables clôtures, de façon à éviter l'intrusion d'animaux indésirables tels



que des pachydermes en manque de feuillage. Il avait fallu aussi creuser des tranchées suffisamment profondes pour que le grillage fasse barrage aux tunnels que d'ingénieurs mammifères étaient capables de creuser afin d'assouvir leur faim.

L'achat de tout un équipement plus ou moins sophistiqué, destiné à protéger le nouvel écosystème, avait été nécessaire. Les 4x4 avaient été aménagés pour accueillir des glacières aussi bien que des bancs disposés en gradins sur le toit. Des points d'eau bien dégagés avaient été aménagés de telle façon que les photographes amateurs ne puissent manquer les herbivores et les fauves venus tour à tour se désaltérer. Un *holistic manager* veillait à ce que les cheptels restent équilibrés et ne soient pas en surnombre au point de mettre en péril une coexistence parfois paisible, parfois périlleuse entre prédateurs et viande sur pattes.

À trente ans, Sarah avait accompli le plus gros de la tâche et réussi à obtenir le label si convoité permettant d'afficher auprès des agences de voyage qu'elle offrait les fameux *Big Five* – buffle, rhinocéros, éléphant, lion et guépard – à qui aurait les moyens de payer un séjour *all inclusive*. Vétérinaire et autres rangers aux yeux de lynx émargeaient à des salaires confortables, mais garantissaient au Sarah's Private Nature Park une prospérité assurée.

La brousse ainsi contrôlée avait bien plus belle allure qu'encombrée de matériel agricole. Sarah aimait parcourir ses terres et les faire admirer. Mais cela faisait maintenant cinq ans que son affaire fructifiait. Il était donc temps de se consacrer à la recherche d'un mâle pour ne pas louer le

rendez-vous avec sa propre horloge biologique et pouvoir, à son tour, sauvegarder la biodiversité. Ce qui nécessitait, au vu de l'éloignement de la réserve et des péquenauds locaux, qu'ils soient noirs ou blancs, de partir en chasse en ville pendant quelque temps dans le but d'y dénicher une chair fraîche apte à lui faire un enfant, et, sait-on jamais, à vivre en pleine brousse.

Sarah prenait désormais le temps de se regarder dans le grand miroir de ce qui avait été la penderie de sa mère. Elle trouvait ses courbes flatteuses, son port relativement altier, ses mains assez peu calleuses, bref, autant de raisons pour plaire. Las, elle ne pouvait guère évaluer ses charmes ou les comparer à d'autres femmes, faute d'un échantillon de population suffisant à des lieues à la ronde. Elle misait tout sur ses yeux bleus qui détonnaient dans cette région du monde, malgré la cohorte de descendants de huguenots et d'Afrikaners.

La mort de Mathusalem allait la contraindre à repousser ses plans de procréation. L'amour et ses fruits devraient attendre que soient appréhendés les responsables du massacre. À défaut, Sarah se retrouverait sans bestiaux, ni clients, et bonne pour cohabiter de nouveau avec sa satanée famille de racistes avec qui elle avait presque coupé tous les ponts.

*Afrique du Sud, bush*

La pendule du bureau, dont l'allure rustico-boer laissait croire qu'elle avait survécu aux cahots du grand trek<sup>1</sup>, sonna six heures. Au premier coup, Sarah commença à maugréer contre ce fichu lieutenant qui n'arrivait pas. Au cinquième, alors que l'irritation était à son paroxysme, elle afficha soudainement un sourire radieux – habituellement réservé à l'accueil des clients de la formule superluxe. Le fameux officier Ovambo venait de faire son entrée. Selon les critères de Sarah, qui avaient pourtant peu à voir avec ceux de l'académie de police, il avait effectivement tout du policier d'élite.

Il avait pris son temps, mais, comparé au capitaine Stew, elle avait gagné au change : un physique avenant, cin-

1. Grand trek : entre 1835 et 1840, migrations vers l'intérieur des terres sud-africaines des Boers d'origine néerlandaise et française, en refus des nouvelles lois britanniques (*N.d.E.*).

quante kilos de moins et surtout l'œil bien plus vif que celui de l'hippopotame somnolent qui servait de modèle à la maréchaussée du coin. Sarah l'installa dans un fauteuil confortable et lui fit servir un thé glacé. Elle le regarda encore un moment, consciente de son voyeurisme, avant de lui exposer l'affaire : Ovambo affichait la trentaine bien avancée mais assurée. Ses cheveux crépus étaient presque ras, soigneusement ciselés tout comme son rasage, impeccable. Son visage aux traits négroïdes présentait une physionomie noble et sereine. Autant le dire tout net : Sarah craquait et avait du mal à le dissimuler. Son interlocuteur, en revanche, gardait un air impassible, à peine souriant, d'un fin rictus dont elle ne savait s'il était amusé, flatté ou moqueur.

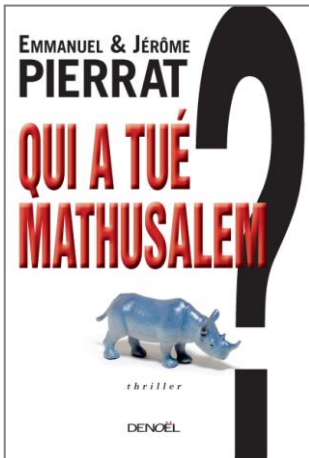
Elle sentit qu'il fallait entrer dans le vif du sujet : les trois rhinocéros abattus, les cornes coupées, et les conclusions du capitaine. Le lieutenant se contentait de hocher la tête à un rythme régulier tout en fronçant les sourcils. Le récit de la mort de Mathusalem terminé, elle poursuivit donc son monologue.

Les problèmes s'accumulaient en ce moment. Le mois dernier elle avait dû congédier une dizaine de membres du personnel qui pillaient les réserves de nourriture dont ils revendaient une partie. Des ingrats qui avaient trahi sa confiance. Et maintenant ces pauvres rhinos ! Sarah attendit vainement un signe de compassion du lieutenant. Adam Ovambo semblait maintenant plutôt crispé, voire franchement agacé. Sarah eut rapidement droit à une explication. Il avait une vague idée de la motivation

Avec Laurent Fiocconi, *Le Colombien : des parrains corses aux cartels de la coke*, La Manufacture de livres, 2009

Avec Rédoine Faïd, *Braqueur : des cités au grand banditisme*, La Manufacture de livres, 2010

*Càids story : un siècle de grand banditisme*, La Manufacture de livres, 2011



# Qui a tué Mathusalem ? Emmanuel et Jérôme Pierrat

Cette édition électronique du livre  
*Qui a tué Mathusalem ?* d'Emmanuel et Jérôme Pierrat  
a été réalisée le 16 mai 2012  
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782207261347 - Numéro d'édition : 168605).

Code Sodis : N53239 - ISBN : 9782207113943

Numéro d'édition : 244931.